

PRÉAMBULE

À l'ombre des murs, ce cauchemar. Lui faire face. L'autre va morfler. Ce qui était inscrit devra se produire. C'est un peu ça, la force du destin. Tôt ou tard, cela devait arriver. Je suis irrémédiablement coupable. Pas de ce dont on m'accuse. Je suis coupable d'être en vie. J'ai croisé les bras jusque-là. J'ai encouragé les autres, sans me mouiller.

L'innommable resurgit toujours. Alors, on se doit aussi de faire payer.

Même si j'ai cherché à faire autrement, à m'impliquer, je n'ai pas su aboutir. Le plus fort que soi l'emporte toujours. On est tous perdants. Puisque personne, jamais, ne gagne. Seule la mort est gagnante.

**PREMIÈRE
PARTIE**

I

Ma vie déroule son ascenseur, de marches loupées en trottoirs où trébucher.

J'aurais pu caresser des petits garçons. Devenir pédophile ou un monstre apparenté. Mais j'ai juste cassé ma vie en deux. Il y a l'être intime, répugnant et l'autre, le social, qui n'existe pas.

Ma vie est une succession de ratés. Je passe à côté de tout sans rien voir.

Seule persiste la monotonie des jours gris, qui m'indiffère, qui étale sa plainte répétitive, sans relief, à ma solitude incarnée. Dans ce quotidien sans joie, je ne me supporte pas. Même lorsque, je me l'avoue, l'idée de parler de moi à moi-même me semble déjà un acte d'allégeance.

Pourtant là, pour la première fois, j'essaie de comprendre. Tout en n'éprouvant guère plus de sympathie pour qui je suis.

Plutôt que de me faire envie, mon corps est une extension sans relief, un truc moche qui m'encombre et me donne envie de me mettre à la poubelle. Seulement, même les poubelles n'en veulent pas. J'éprouve une espèce de dégoût très ancien à l'égard de mes chairs, sans doute lié à des caresses un peu trop insistantes.

Devoir faire semblant, j'y suis condamné. Sourire un peu, répondre aux bonjours est déjà un effort surhumain. Je traîne

ma détresse de silence en silence, nul ne sait à quel point j'y suis attaché. Seules quelques filles de joie, ramassées dans des nuits d'errance, ont quelquefois subi ma logorrhée de désespoir. Le reste du temps, je bois mes douleurs et les ravale.

Parce qu'il m'arrive aussi de me noyer dans un alcool frelaté et de déborder, mais cela demeure peu fréquent.

Mon seul plaisir, je le trouve à la rue du port. Là où traînent quelques femmes du bitume à qui confier mes peines. Je les sais victimes de leur sort, cela me console un peu sur le mien. Je peux leur inventer des vies imaginaires. Leur dire à quel point je suis l'inverse de ma réalité. Je leur concocte des petits récits dans lesquels je suis toujours un autre, un surpuissant. Un de ceux qui a vécu plein d'aventures.

Et dans ce domaine, j'excelle. Je vois briller dans leurs yeux une fascination à l'égard de mes propos. Elles me vendent leurs corps, je leur vends du rêve. Il faut dire que j'ai une imagination débordante.

J'y passe des nuits, à écrire des biographies fantastiques, de celles que tout un chacun voudrait vivre. Je peux ainsi tester la pertinence et l'intérêt que mes récits ont auprès d'elles.

Les filles de la rue du port sont femmes des marins de passage. Elle sont rompues à toutes sortes de déviances et frustrations. La vie au long cours, elle connaissent. Elles n'ont donc pas froid aux yeux.